

## Le poète invisible

Robert Marteau

Jean-Marc Fréchette  
Number 4, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2272ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

### ISSN

1705-0502 (print)  
1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Marteau, R. (2004). Le poète invisible. *Contre-jour*,(4), 119–122.

# Le poète invisible

Robert Marteau

Où que j'ouvre l'œuvre de Jean-Marc Fréchette, j'en reçois la rosée, qui est celle de la bénédiction et de la grâce. Aucun poète à ma connaissance n'a aujourd'hui comme lui accès de plain-pied à la source de la parole, à la fontaine où se confondent langue, prière et action de grâces. Chaque fois que j'ouvre un de ses légers ouvrages, c'est comme quand on ouvre un flacon de rares parfums, et je n'ai encore que reproches à me faire d'avoir été si longtemps à me priver de ces effluves. Bien entendu qu'on relie sa parole à celle de saint François d'Assise comme à celle de saint Jean de la Croix; il a du premier la naïveté, du second l'image musicale et secrètement élaborée :

*Les bramements de la forêt  
Enivrent en sa cellule la sainte  
Qui refait le chemin du Cerf  
Puis entre avec le rameau d'érable rougi  
Dans la Jérusalem neigeuse de ses songes<sup>1</sup>.*

Ça semble traduit sans que nous puissions dire de quel idiome, en même temps que ça paraît pouvoir être versé sans dommage en quelque langue que ce

<sup>1</sup> Jean-Marc-Fréchette, *La lumière du verger*, Paris / Saint-Hippolyte, Arfuyen / Le Noroît, 1998, p. 81.

soit, savante ou vulgaire. C'est qu'il s'agit là, aussi et peut-être avant tout, du langage des fleurs et de la langue des oiseaux ou du moins d'une de leurs épiphanies, comme l'est la peinture de l'Angelico, avec qui Jean-Marc Fréchette a beaucoup en commun quant aux couleurs, qu'il va lui aussi chercher dans la lumière du verger :

*le verger  
Ayant fourni sa neige et les roses  
Leur cœur éclaté<sup>2</sup>*

*Ô vierge des bourgeons<sup>3</sup>!*

*Beau comme une pommeraie entièrement éclose<sup>4</sup>*

C'est comme dire que les images surnaturelles lui viennent le plus naturellement du monde. Ça ne dépend pas du hasard et du don, du travail, de l'érudition, mais de la Vie et de la Voie. Je veux dire que choisi, bien certainement, il a su reconnaître à un moment de sa vie ce choix fait de lui, et le reconnaissant s'est engagé à le servir, priant pour que l'expression qu'il suscitait fût le plus exactement appropriée. Disons qu'il a longtemps tergiversé avant de voir la Vérité dans la venue de l'ange Gabriel quand il plie ses ailes sur l'herbe dans l'allée de cyprès où Marie le voit dans le ravissement et l'épouvante. On pourrait s'aventurer à dire qu'avant d'accéder à la perception du divin Jean-Marc Fréchette a été invité à traverser le vide, dans la mesure où on voudra bien comprendre que les Sagesse orientales ne proposent pas – peut-être trouvant la créature trop faible – la Voie divine ou *dive*, mais d'abord celle du *vide*, ce qui signifierait qu'avec l'avènement du christianisme la créature humaine est offerte par l'intercession du Fils absolument au Père, le Christ n'étant en aucun cas venu nier le foisonnement de la fable, qui est parole issue du Verbe, mais au contraire la confirmer en même temps et au même titre que celle des prophètes. Écrivant ce que j'écris là je remonte le cours de ses ouvrages, ceux tout au moins que j'ai en ce moment à portée de main : *La lumière du verger*, *La sagesse est assise à l'orée*, *Le corps de l'infini*, et cela pour constater, au fil du regard, que depuis toujours en lui tout converge vers le Christ :

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 35.

*J'abrège dans l'immense le regard des dieux<sup>5</sup>*

*la déesse a ébranlé l'air de son arc<sup>6</sup>*

*tout vacille en l'ébranlement souverain<sup>7</sup>*

*front taché comme une bacchante*

*la jeune déesse déchire l'air et sourit<sup>8</sup>:*

Quelques bribes, quelques fétus, quelques épis glanés parmi ce qu'il a *fait venir* entre 1968 et 1985, et qui est annonce, annonciation du dévoilement qui n'a cessé de s'opérer en lui, le poète Jean-Marc Fréchette, l'attentif, le contemplatif, l'ébloui, l'aveuglé qui voit, car comme il est dit : « Parce que tu m'as vu, tu crois. Heureux ceux qui croient sans avoir vu » (Jean 20, 31), c'est-à-dire qui croient sur Parole, éclairés qu'ils sont par la lumière du Verbe. Jean-Marc Fréchette ne conteste pas, ne remet pas en question ce qui est transmis; sa Tradition est celle du cœur; celle qui passe de cœur en cœur; de laquelle il se fait le serviteur, tout son art ne le perfectionnant que pour essayer de le rendre digne de son sujet; c'est pourquoi c'est à simplifier qu'il s'emploie, ainsi imitant les peintres des livres d'Heures, aux couleurs pures, au dessin précis, par exemple :

*Dans le jour du cloître cette lueur  
Rouge de l'églantier<sup>9</sup>*

*J'ai connu la neige.*

*J'ai traversé des songes plus lents que l'hiver.*

*Mes doigts ont touché la lampe déposée par Marie*

*Sur la table nue. Et j'ai respiré la sciure fraîche*

*Du frêne et du cèdre. En ce pays que l'étoile dévore,*

*O Nazareth<sup>10</sup>.*

<sup>5</sup> Jean-Marc-Fréchette, *Le corps de l'infini*, Montréal, Triptyque, 1986, p. 22.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>7</sup> *Idem*

<sup>8</sup> *Idem*

<sup>9</sup> *La lumière du verger, op. cit.*, p.72.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 29.

Poésie simple et précieuse tout à la fois, et habitée en même temps par les parfums des fleurs saisonnières, celles des pommiers, celles de la neige : promesses de celles qui éclosent perpétuellement non plus pour périr mais pour perpétuer l'éternité. La poésie de Jean-Marc Fréchette se nourrit naturellement du surnaturel dont elle se constitue, fragile, évidente, jetée d'une rive à l'autre, comme la toile que tisse et tend l'araignée octopode et qu'à l'aube la rosée constelle. Lire la poésie de Jean-Marc Fréchette ne requiert aucune science : elle est à la portée du premier venu et il pourrait lui arriver, comme je l'ai dit ailleurs, que le nom de son auteur disparaissant des mémoires elle continuât son chemin, et cela par le seul fait que son chemin ne perd jamais de vue la Voie, non pas qu'elle se contraigne, mais parce que libre elle chante sa source et coule vers l'amont d'où elle vient, où elle entend :

*Moi, l'amaryllis de Shâron, le lotus des Vallées,  
Comme un lotus parmi les vinettiers,  
Telle est ma compagne parmi les filles,  
Comme un pommier parmi les arbres de la forêt  
[...]  
Il bondit sur les monts, il saute sur les collines.  
Il ressemble, mon amant, à la gazelle ou au Faon des  
chevreuils...  
[...]  
Oui, voici, l'hiver est passé,  
La pluie a cessé, elle s'est en allée,  
Les bourgeons se voient sur terre<sup>11</sup>.*

Oui, comme des miniatures, des enluminures, des ouvrages peints de l'Angelico la poésie de Jean-Marc Fréchette reçoit des teintures, de même sa musique lui vient du Cantique par excellence, de ce chant qui irrigue de son mystère musical toutes les langues qu'il traverse sans jamais s'altérer.

<sup>11</sup> *Le Cantique des Cantiques*, trad. Chouraqui.